

Grégoire Renard

Vagabond



Grégoire Renard

Vagabond

Suivi de

Quarante et autres Aperçus
de la Nouvelle Orléans

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8804-6

Dépôt légal : août 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Vagabond

Je reviendrai à Tulum

Qui est-ce qui te trouble ? Qui est-ce qui ébranle ton cœur ? Qui est-ce qui tatonne à la poignée de ta porte ? Qui donc t'appelle de la route, sans pour autant entrer par la porte ouverte ?

Ah ! C'est précisément celui que tu troubles, celui dont tu ébranles le cœur, celui à la porte duquel tu tâtonnes, celui que tu appelles de la route et par la porte duquel tu ne veux pas entrer.

Franz Kafka

Pour Zofia

On m'a dit que c'était dans les gènes. Ce besoin de partir, ce besoin de lever le camp. Quelque chose sur lequel on n'avait aucun pouvoir ; comme une forme de malédiction : Quelques petites molécules de ci de là, survivance d'un ADN plus simple, d'une façon de vivre différente, surgissant à intervalles irréguliers dans la chaîne des générations. Ce grand père, peut-être, qui préférerait les tentes de méharis aux terrasses de café. Ce grand-oncle, parti dans les Amériques, dont on n'a plus jamais entendu parler. Ou encore ces ancêtres lointains qui traversèrent les grandes plaines d'Europe, amenant avec eux bétail et croyances, les insignes du pouvoir et le feu des origines.

Quelque chose sur laquelle on ne peut aucunement appliquer les lois du déterminisme, juste une loterie qui distribue au hasard de ses tours de roue bons et mauvais points, talents, maladies, manies, génie, folie, dextérité, maladresse, jusqu'à la couleur des cheveux et la forme du nez.

Une explication rassurante mais, comme il est dit des nomades que ce sont des gens qui acceptent facilement l'idée de destin ou de fatalité, elle devrait leur convenir tout à fait, eux qui confient si

facilement au hasard ou à une entité supérieure le choix de leurs destinations.

Comment ne pourraient-ils pas apprécier que la composition chimique qui a présidé à leurs premiers pas hors du charnier natal, soit elle-même le fruit du hasard ou de la volonté de Dieu ?

Pourtant, n'y a-t-il pas dans le départ un désir premier, un principe fécondant, une projection onirique qui se suffit à elle-même ? Même le plus obstiné des sédentaires, même le plus assoupi des bourgeois a rêvé d'être bohémien. Qui donc n'a pas ressenti cet appel ?

Je suis parti parce que j'ai écouté les poètes, parce que je ne pouvais pas rester, parce que je rêvais de nature et de femmes. La peur au ventre, le cœur gonflé de sang, la tête vibrant dans les lignes du temps. Partir, simplement partir. Juste fermer la porte derrière les plaisirs, les rancœurs, les habitudes, les solitudes. Partir pour changer, partir pour détruire, partir pour créer. Jeter les clés, brûler les lettres, déchirer les photos que l'on gardait aux murs. Se laisser aspirer par le temps qui s'engouffre dans les fissures de la raison, ce temps sauvage qui vous tient éveillé la nuit et peuple votre esprit. Ouvrir son esprit à l'improbable, à l'impensable, au désirable. Prendre les contre-pieds, retourner les propositions, agir contre l'action. Décliner son pas sur les ombres portées, enjamber les entraves, suivre les chemins non encore tracés.

*Par les soirs bleus d'Été, j'irai par les sentiers
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue.
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds
je laisserai le vent baigner ma tête nue*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'Amour infini me montera dans l'âme
Et je m'en irai loin, loin comme un bohémien
Par la nature, heureux comme avec une femme.*

Ah, Rimbaud... Par la nature, heureux comme avec une femme. N'est-ce pas en soit une raison suffisante pour lever le camp ? Je me suis souvent récités ses vers en marchant vers Compostelle. Surtout le premier soir. J'étais parti de Pamplona et la première étape jusqu'à Puente la Reina s'était faite sans encombre.

J'y étais arrivé en début d'après-midi et m'étais posé chez les Pères Réparateurs, un refuge à l'entrée du bourg qui fournissait douche et literie pour une modeste somme. J'aimais bien l'idée de ces PP Reparadores. L'homme est certes une belle machine mais elle demande un entretien constant et à parfois bien besoin d'être réparée. Après une douche et une sieste salubre c'est en boitant légèrement que j'allais me promener dans le bourg. Vieilles pierres et grand-mères assises sur un banc, ombres tranchées dans l'alignement des ruelles, porches baroques en mauvais calcaire, et les arcades de la plaza mayor.

En Espagne, on trouve souvent ce mélange contre-nature entre le roman et le baroque. La plupart des hospices et églises datent de l'apogée de Cluny et le gothique ne se retrouve que dans les grandes villes comme Leon ou Burgos, qui avaient les moyens, en dehors de toute conjoncture économique, de suivre la mode en matière religieuse. Mais dans les petits villages sur le Camino Frances, le dernier apport financier en date, après de longs siècles d'oubli et de misère, a été le fait de ces *conquistadores* qui, au 16^e

ou 17°, ont ramené assez d'or de leur Pérou ou Mexique natal pour améliorer l'église du village où naquirent leurs ancêtres. Ainsi, il n'est pas rare de trouver un retable ou un porche baroque au beau milieu d'une église romane, parce que l'hidalgo dont les armes ornent encore quelque maison en ruine, avait survécu, ou son fils, ou son petit-fils, aux campagnes de Pizarro ou de Cortes. Etrange passage des siècles, étrange mélange des genres, qui amène aux portes d'églises conçues pour la plus grande simplicité, des porches alambiqués où l'outrance le dispute à la redondance.

Je n'aime pas le baroque. Mais je dois avouer qu'ainsi perché ou incrusté dans des lignes plus pures, il prend un sentiment différent, il prend le souffle de l'Histoire plus que celui de l'Art et je les vois encore, tous ces conquistadores, *comme un vol de gerfauts hors du charnier natal*, revenant s'abattre dans leur charnier natal et voulant y laisser la marque de leurs exploits.

La malchance a voulu qu'ils reviennent au moment du baroque, à une période où, entre le renaissance et le rococo, on ne savait ou ne pouvait trouver de moyen terme. Je pourrais dire qu'ainsi beaucoup de merveilles romanes ont été défigurées mais ce n'est pas comme cela que les choses se passent : Voir ce retable flamboyant et superfétatoire au fond d'une abside si pure, si parfaite dans ses formes et son ordonnancement, ne doit pas être vu comme la recollection de béotiens cherchant à sanctifier leur chance mais comme un suivi dans la foi, une volonté de légitimer tous ces massacres, toutes ces tueries, et le diable sait qu'ils avaient bien besoin de l'être.

Ex-voto, actes de foi, les guerriers ont fait fondre leurs armures pour la plus grande gloire de Dieu. Dans cette Espagne que je parcoure en suivant le Camino, sans cesse se mélangent reconquête et conquista, de ces gestes où Antonio de Berrio fit égorger tous ses chevaux comme Hernan Cortez fit couler tous ses bateaux, sans espoir de retour. Ainsi, alors même que je commence à cheminer, mon horizon s'élargit et sur ce porche de marne tendre qui fond avec le temps, à Puente la Reina, je retrouve des traces de Cuzco, La Habana et Vera Cruz. Le chemin de Santiago ? Je le connais déjà, pour l'avoir parcouru à tous les « Santiago de los Caballeros » qu'on trouve dans le Nouveau Monde. A Hispanolia, Au Chili, au Guatemala, en Argentine, au Mexique...

Mais ce ne sont pas les seules empreintes que j'y découvre. Puente la Reina est le passage obligé où se rejoignent les différents chemins qui viennent des Pyrénées. Ceux qui partent d'Arles, du Puy ou de Vezelay. Ceux qui partent de Cologne, de Gand, de Ljubjana. D'autres affluents viendront rejoindre plus tard le cours principal, comme le Camino de la Plata à Logroño, le Camino Portugues à Santiago. Mais le Pont de la Reine est le confluent de tous les grands chemins venant d'Europe. Se retourner vers l'Est et regarder en amont cette trame presque infinie, ce gigantesque arbre des possibles qui se réunit à cette endroit précis ; Penser à tous ces gens qui en ce moment viennent vers moi, franchissant un col ou une rivière, allongeant la foulée dans une plaine, ralentissant dans une montée, s'asseyant un instant sous les arbres pour reposer leurs jambes douloureuses ou grignoter un morceau. Tous viennent

vers moi, tous marcheront là où je me tiens, et tant d'autres sont déjà passés !

C'est un fleuve humain qui enjambe cette rivière. Un fleuve millénaire, avec ses sécheresses et ses crues, sa douceur et ses dangers. Un flot continu de désir et de peine, d'espoir et de pénitence, de curiosité et de foi.

*
* *

Je ne pouvais pas m'arrêter. Pendant ma sieste, j'avais rêvé de mon bourdon – On n'est pas pèlerin tant qu'on n'a pas son bourdon, son bâton de marche, et j'étais arrivé les mains vides. Dans mon rêve, je l'avais trouvé au sol, près d'une bamboueraie. Tordu, noueux, puissant, un bon gros morceau de bois. Vers le soir, je n'en pouvais plus, j'avais toujours envie de marcher. Je suis allé voir le père de garde. Cheveux courts en brosse, un cou puissant, des épaules larges, des yeux clairs derrière des lunettes cerclées de fer. Sportif et prêtre, tout ce que je déteste, mais tout de même une bouche sensuelle et une once de curiosité dans le regard. Je lui ai demandé s'il ne se trouvait pas quelque bâton valable oublié par un pèlerin et il me conduisit dans un réduit où se trouvait tout ce qui se récupérait après leur départ. Il me proposa un frêne, un peuplier, même un bambou.

Je haussais les épaules, dépité, mais en regardant mieux, dans la pénombre, dans un angle, il était là : Pas exactement comme je l'avais rêvé, non : Un peu trop petit, il m'arrivait tout juste à l'épaule. Mais noueux et tordu et puissant, un bon gros morceau de

chêne comme je pûs le vérifier par la suite. Je me mis à rire. *Todo lo que buscas, lo vas a encontrar en el Camino*. Tout ce que tu cherches, tu vas le trouver sur le Chemin.

Le prêtre ne fit pas d'objection, et me rendit même mon obole pour pouvoir continuer la route. J'appréciai à sa juste mesure son ouverture d'esprit et refit mon bagage. Juste pour le plaisir de marcher en fin d'après-midi, avec mon nouveau bourdon, de passer le Pont de la Reine, de faire quelques pas plus à l'Ouest. Juste pour le plaisir d'aller sur les sentiers, par les soirs bleu d'Été.

Les gens ne se rendent pas compte. Il faut peu de choses pour rendre quelqu'un heureux. Il faut peu de choses pour nous donner ce sentiment de gloire, de liberté, d'accomplissement. Il y avait une sorte de col à passer. je me suis arrêté à mi-hauteur, épuisé mais repu. Le sommet n'était pas bien loin. Je savais que je pourrais y arriver. Qu'après m'attendait la descente, deux kilomètres au mieux jusqu'au prochain gîte. Il y avait là un jeune cèdre pour me donner autant d'ombre dont j'avais besoin. Je me suis assis, serein, j'ai allumé une cigarette. J'ai vu monter vers moi deux femmes, avançant obstinées avec des bâtons de ski. Je les avais doublées en aval. J'ai crié.

– *Ladies, you certainly put some heart on this !*

– *That's all we got left* » me répondit la plus jeune en arrivant à ma hauteur. Elle s'écroula à coté de moi et me sourit. Nous avons sympathisé. Deux irlandaises, joyeuses et fantasques. Deux femmes, ni très belles ni très fines mais c'est ce que j'aime avec le Camino : On n'a ni le temps ni l'envie, ni même le besoin de faire des complexes. On est comme on est. Les complexes sont un luxe qu'on ne peut pas se

permettre quand on retire douloureusement ses chaussettes en arrivant au gîte, qu'on est conscient de sa sueur et de sa puanteur, qu'on a envie de rire et parler et se raconter.

La descente après le col était agréable, je me suis récité Rimbaud à l'envie, le soleil se couchant dans mes yeux, les muscles de mes cuisses continuant à pomper la saveur de mon corps.

C'est une chose que se réciter un poème. C'en est une autre de le vivre. Ziruaqui est le nom du village où je suis arrivé. J'ai mangé un sandwich au chorizo en buvant le vin des vignes que je venais juste de traverser. Des centaines d'hirondelles tournaient autour du vieux clocher en jouant. C'était un de ces soirs bleu d'été, quand les derniers rayons du couchant allument les pierres taillées, qui deviennent orangées derrière ce ciel profond, une lune turque se levant à l'horizon.

Les espagnols ont un très joli nom pour les hirondelles, ils disent : *Golondrina*. Tout mon corps vibrait de fatigue et de plaisir. Le vin réchauffait mes entrailles. J'avais mal partout mais c'est tellement bon, parfois, d'avoir mal. J'ai étendu mon sac à viande sur ma couche, j'ai caché mes maigres possessions sous mon oreiller, et j'ai dormi comme un bébé. C'était ma première journée sur le Camino. Je n'aurais pu souhaiter rien de meilleur.

*

* *

Je suis parti à l'aube du lendemain, avec les premiers cris des premières *golondrinas*, pour arriver

en début d'après-midi à Villa Mayor de Monjardin. Un village à flanc de colline, avec des rues pavées et des murs millénaires. En levant les yeux, on voyait les restes d'une vieille forteresse qui commandait la vallée.

Ce qui me déplaît, quand on parle de toponimie ou de philologie, c'est qu'on oublie de mentionner la musique. J'aurais pu continuer encore quelques kilomètres, mais comment ne pas s'arrêter dans un village qui s'appelle Villa Mayor de Monjardin ? Se décline en français, latin et espagnol. Villa nous dit qu'il fut une colonie romaine, Mayor qu'il avait son importance, Monjardin, qu'il faisait bon y vivre... Le nom en lui-même nous donne plus que cela. Il y a indubitablement une connotation amoureuse. Je crois que j'aurais pu rester dans un lieu comme celui-là. Quand trois peuples sont tombés d'accord sur un même endroit, qui sommes-nous pour décider du contraire ?

Il y a une tranquillité dans les villages espagnols que je trouve tout à fait enviable. Une sorte de poésie primaire, non écrite, pas même articulée et pourtant intangible. Les gamins jouaient à la paume avec le sérieux de leur âge, la maitresse d'école avait ce sourire lumineux, la nourriture était riche et bon marché, la vue sur la plaine était d'une pleine sensualité et, vraiment, quelqu'un vivant dans un tel village ne saurait être entièrement mauvais.

En fin d'après-midi, le vent tourna à l'Ouest et le ciel se voilâ, me donnant envie de continuer, mais j'avais ma première ampoule, les jambes un peu raides et il me parut plus sage de partager une bouteille de « Crianza » avec Lars, un norvégien sympathique et silencieux, Gabriella, une mexicaine

athlétique, et Philippe, un français avec une tête de psychanalyste et un large trou à la tempe gauche, me laissant penser qu'il avait raté son suicide. A sa façon erratique de regarder et parler, j'avais le sentiment que la balle était restée à l'intérieur – pas de trou similaire du coté droit.

*
* *

*Tout le malheur des hommes vient d'une
seule chose, qui est de ne savoir pas
demeurer au repos dans une chambre.*

Pascal

Je crois que ma première motivation, ma première curiosité pour faire Compostelle a été la marche. J'ai pris tellement de trains, de bus, d'avions, de bateaux que j'ai fini par en perdre le sens des distances. Il faut moins de vingt-quatre heures maintenant pour aller de Paris à Auckland, pour aller de l'autre coté de la Terre et se retrouver aux antipodes, la tête en bas. Le TGV m'amène de Paris à Marseille en trois heures. J'ai mis deux semaines en cargo pour aller de Marseille à Buenos Aires, traversant d'une traite l'Atlantique et l'Equateur. Une nuit de bus m'a amené de Buenos Aires à Cordoba, une autre de Cordoba à Salta, d'où j'écris ces lignes.

La distinction essentielle entre aller à pied et utiliser quelque moyen de locomotion que ce soit vient du fait que quand on marche, on arpente. Les premiers standards de mesure sont des pouces, des pieds et des pas. Je ne voulais pas *posséder* ce monde